

# WARREN NEIDICH

par / by **Yves Citton**

<sup>Yves Citton</sup> Vos travaux passés et récents ont longuement étudié les riches intersections entre ce que nous pouvons apprendre (et questionner) des neurosciences et ce que nous pouvons comprendre des processus sociaux où l'économie, la finance et la politique redéfinissent notre notion du travail. L'une de vos dernières propositions est un concept que je trouve très suggestif et prometteur, mais que j'ai encore du mal à définir, le concept de « travail superordonné ». Pouvons-nous commencer par un bref résumé de l'origine de ce concept et de ce à quoi il se réfère dans notre situation historique actuelle ?

<sup>Warren Neidich</sup> Le précariat superordonné désigne une forme émergente de subjectivité résultant de notre dépendance accrue à l'égard de la numérisation et du temps d'écran, en particulier dans notre période post-Covid. Les nouvelles habitudes de consommation des médias résultant de l'effet combiné de l'augmentation de l'utilisation des technologies numériques, des nouvelles normes de distanciation sociale, de la nouvelle norme du travail à domicile, des systèmes de paiement numérique, de l'épidémie de streaming, en particulier la popularité de Netflix, et de la répression et de l'isolement à l'échelle nationale pendant la pandémie de Covid-19, ont imposé de nouvelles pressions sur le cognitariat.

En outre, l'apparition à cette époque de techniques neuronales de plus en plus sophistiquées, telles que le big data, la neuroscience de la consommation, les nootropiques, les interfaces cerveau-ordinateur et ChatGPT exploitent la souplesse de la plasticité neuronale et la diversité synaptique des cerveaux intracrâniens à l'échelle individuelle et collective à des fins de profit. Cet engagement contemporain du capital, sa marchandisation et sa capitalisation des biens communs neuronaux, n'est pas sans effets délétères. Je suggère que les nouvelles pressions de cet enchevêtrement neuronal numérique produisent une crise de la subjectivation dans laquelle le cognitariat du capitalisme cognitif précoce est transformé en précariat superordonné du capitalisme cognitif tardif. L'expression « précariat superordonné » trouve son origine dans l'étymologie du mot « précaire »<sup>1</sup>. Tel qu'elle est utilisée ici, l'étymologie est de nature politique et décrit un sous-ensemble

de la classe ouvrière qui a émergé pendant les années Reagan-Thatcher. Il désigne les personnes qui travaillent de manière instable, comme les travailleurs itinérants, les travailleurs à court terme avec des contrats zéro heure, dont la sécurité était, au mieux, périlleuse parce qu'ils dépendaient d'un salaire sans avantages non salariaux. Il a ensuite été adopté par les théoriciens du post-opéraïsme pour décrire la contraction de l'État-providence keynésien et l'ascension du néolibéralisme, dans lequel on assiste à une expansion des marchés du travail contingents et flexibles, caractérisés par une insécurité permanente. Alors qu'à l'époque de l'État-providence, la précarité était l'exception, elle devient la norme au fur et à mesure que nous avançons dans le capitalisme cognitif tardif.

<sup>v.c.</sup> Merci d'avoir expliqué de façon très complète l'origine de ce type mutant de précariat. J'aimerais m'attarder sur le qualificatif de « superordonné ». Qu'entendez-vous exactement par « superordonné » et qu'est-ce que ce terme nous apprend sur notre période historique ?

<sup>w.n.</sup> La raison pour laquelle j'ai choisi le mot « superordonné » est, comme sa définition l'indique, qu'il s'agit d'un terme générique qui englobe le sens d'autres mots. Par exemple, « animal de compagnie » est un superordonné — au sens d'un hyperonyme — de « chien » et de « chat ». « Véhicule » est un concept superordonné de « bicyclette » et « automobile ». Les mots « chien » et « chat », lorsqu'ils sont liés à « animal de compagnie », sont appelés hyponymes. En linguistique et en sémantique, l'hyponymie montre la relation entre un terme générique et une instance spécifique. Utilisé comme verbe, il signifie élever une entité à une position supérieure (similaire à l'hyponymie), bien qu'il ne s'agisse pas d'une désignation de pouvoirs ou de nouvelles libertés. J'utilise ce terme pour exprimer ce que je considère comme le résultat d'un processus ontogénétique, qui évolue de sa dérivation historique spécifique du précariat au milieu des années 1980 des *reaganomics* vers un terme générique plus large qui subsume les significations qui l'ont précédé et qui ont formé sa sous-structure. Telle est la lignée étymologique du terme désignant le précariat. Lorsque j'ai conçu l'expression « précariat superordonné », je me suis intéressé à une autre de ses racines : l'idée de « superordinaire » qui signifie supérieur à l'ordinaire,

ce qui rejoint votre idée d'émancipation par rapport à son antonyme, la condition subalterne. Supérieur signifie, dans ce cas particulier, une forme plus intense de vulnérabilité, d'incertitude, d'instabilité, d'insécurité, d'anxiété et d'aliénation.

Beaucoup de gens ont lancé le terme « singularité », en particulier dans notre moment de révélation de ChatGPT. La singularité a ses racines philosophiques dans le mot singularisation qui a été adapté par Félix Guattari dans son concept de « re-singularisation » pour décrire l'émergence processuelle d'une variété d'entités. Son idée conduit à des modes de vie différents, à une multitude, qui est très différente des approches standardisées et enracinées des institutions et organisations sociopolitiques conservatrices qui créent une masse de personnes souples et facilement contrôlables.

Le discours philosophique regorge de théories sur la singularité, telles que celles de Badiou, Derrida et Nancy. Mais j'ai utilisé ce mot dans mes écrits et mes œuvres d'art comme il est utilisé dans l'exposition à laquelle vous avez assisté à la galerie Priska Pasquer à Paris (*A Proposition for an alt-Singularity: Le fantôme en tant qu'autre*). Avec l'expression « alt-Singularity », je m'opposais à son utilisation dans le sens technopolitique, tel qu'introduit par Ray Kurzweil et les défenseurs du transhumanisme pour désigner un moment où l'intelligence artificielle surpassera l'intelligence humaine avec des effets transformateurs possibles. Kurzweil a émis l'hypothèse que cela se produirait en 2045. Tout d'abord, ma définition de la singularité tente de la perturber et émane d'une définition plus complexe, réalisant l'importance du cerveau humain dans sa définition.

Pour moi, la singularité ne concerne pas seulement la subsomption machinique de l'intelligence humaine, mais aussi le moment où la puissance de codage humaine n'est plus essentielle pour coder l'IA profonde. Elle sera capable de le faire elle-même. Les machines coderont les machines et ne se contenteront pas d'écrire du code en suivant les instructions des humains, comme c'est le cas actuellement. Deuxièmement, et c'est important, le code qu'elles utiliseront pourra être complètement différent de ceux utilisés par les humains à l'heure actuelle. Il sera étranger, ou extraterrestre sublime, plus rapide, moins transparent, empêchant toute intervention humaine en réponse à ce code. Ainsi, l'un des garde-fous de la domination totale des machines, le codage humain, contre un avenir dystopique et inquiétant de l'IA, sera supprimé.

La singularité peut également désigner le moment où des intelligences artificielles d'apprentissage profond comme ChatGPT s'associeront à des formes sophistiquées d'interfaces cerveau-ordinateur, d'implants corticaux et d'autres technologies neuronales pour influencer directement les conditions matérielles neuronales du cerveau à l'avenir. Il est raisonnable de suggérer que si l'énergie électrique décodée des ondes cérébrales assistées par des interfaces cerveau-ordinateur émanant du cerveau peut être utilisée pour diriger, par le biais d'une interface informatique, un bras robotisé ou un fauteuil roulant, alors cette même énergie peut se déplacer dans la direction opposée. Une entité artificielle externe pourrait être utilisée pour générer des commandes sous la forme d'énergie électrique codée qui entrerait en contact avec les résonances fonctionnelles en cours, en d'autres termes, son activité électrique locale et globale en cours, que le cerveau utilise pour fonctionner, contrôler et commander. Si cette énergie était utilisée pendant les périodes critiques du développement du cerveau, elle pourrait être en mesure de sculpter la plasticité neuronale du cerveau ou ce que j'ai appelé dans le passé « les communs neuronaux ». Je sais que c'est de la science-fiction, mais nous vivons aujourd'hui ce qui était de la science-fiction dans le passé. J'appelle singularité le moment où cette subsomption neuronale et la précarité neuronale qui en résulte

deviennent opérationnelles. Ce moment est appelé le *statisticon* et représente le point final ontologique des formes de despotisme qui ont été initiées à l'origine avec la société disciplinaire et qui se sont poursuivies jusqu'à la société de contrôle. En outre, le *statisticon* est également le point final de l'évolution technique des formes de domination utilisées d'abord dans l'architecture pénale du panoptique, à la manière de Bentham et de Wark en tant que propriété abstraite, et élaborées plus avant dans la société télévisuelle et spectaculaire du contrôle qui se manifeste dans le *synopticon*.

À l'heure de l'Internet de tout, qui englobe désormais les données générées par l'hyperlien entre le cerveau intracrânien et ses futurs homologues extra-crâniens, le World Wide Web et la réalité virtuelle, le *statisticon* est son moment d'enchevêtrement neuronal numérique total. Le précariat superordonné, comme le lumpenprolétariat d'autrefois, est le destinataire malheureux de nouvelles formes de despotisme et de domination.

<sup>v.c.</sup> Dans le prolongement du « corps sans organes » de Deleuze et Guattari, vous introduisez la notion de « cerveau sans organes ». Qu'est-ce que c'est et comment arrivez-vous à articuler la méthodologie individualiste des neurosciences avec votre propre orientation sociopolitique ? Ne craignez-vous pas que les neurosciences d'aujourd'hui soient la phrénologie de demain ? <sup>w.n.</sup> Tout d'abord, répondons à la question de savoir si les neurosciences d'aujourd'hui seront la phrénologie de demain, ce qui inclut l'entrelacement de l'idéologie et des attitudes à l'égard de l'anatomophysiologie. Dans l'introduction de mon dernier livre, *An Activist Neuroaesthetic Reader*, j'aborde ces questions. Ma définition du cerveau n'est pas, comme l'entendent de nombreux neuroscientifiques, une entité matérielle limitée au crâne osseux, définie, mesurée et étudiée uniquement à l'aide de dispositifs entrepreneuriaux technico-scientifiques tels que les appareils d'IRM, qui est ontogénétiquement statique et donnée. Les appareils d'IRM sont essentiels au diagnostic des anomalies cérébrales ainsi qu'à des entreprises telles que l'économie neuronale et le consumérisme neuronal, qui sont fortement influencés par le néolibéralisme ou ce que j'ai appelé le capitalisme cognitif néolibéral. Je qualifie cette approche de neuroscience positiviste et, lorsqu'elle se concentre sur l'esthétique, de neuroesthétique positiviste, par opposition à la neuroscience activiste et à la neuroesthétique activiste.

La neuroesthétique positiviste tente de réglementer la production artistique et les phénomènes qu'elle produit en les soumettant à un examen scientifique et à des régimes de connaissance. J'utilise le mot esthétique de la même manière que Jacques Rancière dans son livre *Le partage du sensible. Esthétique et politique* en tant que distribution de la sensibilité ; un concept politique qui produit un système de faits perceptifs régulés qui façonnent les constituants d'une société particulière en une entité ou un peuple uniforme. Aujourd'hui, cette sensibilité s'est étendue à l'espace virtuel du World Wide Web et aux histoires des médias sociaux. Ma définition militante du cerveau ne se limite pas au crâne osseux, mais s'incarne, s'enchevêtre et s'étend écologiquement au milieu extérieur constitué par les relations sociales, politiques et technologiques en mouvement. Il s'étend à l'histoire profonde de l'univers rempli de poussière et du cosmos, ainsi qu'au microbiote de l'estomac, ce que l'on appelle le « cerveau dans l'intestin ». J'appelle ce cerveau le continuum intracrânien/extra-crânien situé, et il n'y a pas de frontière de démarcation entre ses éléments. Les composants du cerveau intracrânien et extra-crânien évoluent ensemble, comme l'a noté Bernard Stiegler dans son concept précoce d'épiphylogenèse, qui est devenu plus tard son expression « organogenèse exosomatique », par opposition à l'organogenèse

<sup>[1]</sup> Note du traducteur: Superordinate s'oppose à subordinate, donc superordonné par opposition à subordonné.

endosomatique des animaux qui dépend des mutations génétiques. Les idées de Stiegler sont redevables aux idées d’individuation et de changement de Gilbert Simondon. Il s’agit donc d’une critique du cerveau unique, cristallisé, immuable, positiviste et structuraliste, défini par des essences et résultant d’un codage génétique. Comme vous le verrez, c’est ce qui a constitué le « cerveau avec organes ». Le complexe ou continuum intracrânien/extra-crânien activiste est rhizomatique, collaboratif, collectif et écologique.

Il ne privilégie pas les essences structurelles et leur statut invariant et préindividuel, mais concerne plutôt le changement, la genèse et le devenir. Le cerveau activiste est un cerveau sans organes et, en tant que tel, un cerveau en devenir, en réseau, qui soutient donc les notions de convertibilité des structures connues et la genèse dynamique et vibrante de nouvelles structures. Ainsi, le cerveau activiste est un cerveau sans organes et la plasticité neuronale est la base de son agentivité. Je n’utilise le terme « cerveau sans organes » que lorsque je parle du potentiel d’émancipation de la plasticité neuronale du cerveau, tout en sachant qu’il existe également des possibilités sombres et inquiétantes. J’aimerais suggérer que cela a des implications pour le processus d’individuation et de transformation.

J’espère que vous voyez où je veux en venir, en réponse à votre question concernant la phrénologie et la crâniométrie en relation avec l’idéologie et l’histoire de la physiologie de Joseph Gall au xixe siècle, qui a été utilisée plus tard pour rationaliser la décimation des peuples indigènes dits inférieurs et plus tard comme excuse par la machine de propagande nazie pour la purification de la race aryenne. Alors que le cerveau positiviste promu par les neurosciences cognitives est soumis à des mesures et à une programmation scientifique continue, le cerveau activiste que je promeus résiste à de telles mesures, à un tel confinement, et se trouve dans un état de flux organisé autour de processus d’émancipation artistique, culturelle et sociogénique, pour utiliser une expression initiée par Franz Fanon et étendue plus tard au principe sociogénique par Sylvia Wynter. Il résiste jusqu’à présent à la mesure et est toujours en train de devenir quelque chose d’autre. Elle n’est pas soumise aux règles et règlements du code génétique, mais évolue avec ses composantes extra-crâniennes constituées de technologies en évolution, de dispositions politiques, de sauts et de bonds culturels et de relations sociologiques.

Le « cerveau sans organes » est un terme que j’ai forgé vers 2015, afin de formuler de nouveaux régimes de résistance et de contre-insurrection face aux nouvelles formes de travail mental omniprésent, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, dans lequel le cognitariat est subsumé. Le cerveau sans organes est dérivé de la notion proposée pour la première fois par Antonin Artaud et développée plus tard par Gilles Deleuze et Félix Guattari sous le nom de « corps sans organes ». Le corps sans organes ne s’oppose pas au corps, mais plutôt à ses formes d’organisation qui imposent des limites. Il est indéterminé, malléable et prêt à changer. Le corps sans organes est un corps vivant, et non

Yves Citton, 2017

*Yves Citton. Your past and recent work has devoted a lot of attention to rich intersections between what we can learn (and question) from neurosciences and what we can understand from social processes where economics, finance and politics redefine our conception of work. One of your latest propositions is a concept that I find very suggestive and promising, but which I still have a hard time defining, the concept of “superordinate labor”. Can we start by a brief summary of where this concept comes from and what it refers to in our current historical situation?*

un corps mort cristallisé. Je suggère que l’une des conséquences du corps sans organes en tant que cadre conceptuel est qu’il a perturbé le corps du prolétariat régulé par les algorithmes managériaux tayloristes mis en place pour augmenter la plus-value des travailleurs. La forme mutante du corps sans organes ne pouvait plus s’intégrer confortablement dans les schémas du travail mort, de la chaine de montage, avec lesquels il était enchevêtré. Dans le capitalisme cognitif où l’esprit et le cerveau du travailleur ont subsumé le corps du travailleur, le corps sans organes n’est plus aussi important comme moyen de résistance. Un autre paradigme est nécessaire pour affronter les handicaps et les psychopathologies du cognitariat, terme forgé par Franco Berardi pour décrire le travailleur mental.

Le cerveau sans organes est une telle construction et subvertit le pouvoir des arrangements neuronaux numériques et leurs résultats mentaux qui avaient assujetti le cognitariat et maintenant le précariat superordonné. La chaîne de montage a été remplacée par les plates-formes du World Wide Web.

Selon Deleuze et Guattari, le problème du sujet était de créer un corps alternatif sans organes. Il en va de même pour le cerveau sans organes. Le cerveau sans organes doit également créer un cerveau alternatif avec lequel il peut se libérer des intensités coercitives des agencements matériels créés par son code génétique, le soi-disant cerveau avec organes d’une part, et le milieu socio-politico-technologique politisé d’autre part, à travers lequel les big data exploitent le cognitariat opérant dans un environnement de travail induit par l’algorithme.

Le cerveau sans organes est ouvert au changement, et la plasticité neuronale, ainsi que la variation neuronale sont ses complices. Dans notre monde post-pandémique où nous passons de plus en plus de temps devant des écrans d’ordinateur, des laptops, des desktops et des iPhone, j’oserais dire que le big data, le Big Pharma et le *statisticon* sont les appareils contemporains dominants qui sculptent de manière prédominante et préférentielle la plasticité neuronale du cerveau en développement, afin de produire le travailleur mental numérique perfectionné dont le cerveau, désormais normalisé, est parfaitement enchevêtré avec le suzerain numérique.

Yves Citton, 2017

Yves Citton est professeur de littérature et média à l’université Paris-8. Il a été jusqu’en 2021 directeur exécutif de l’EUR ArTeC (arts, technologies, numérique, médiations humaines et création). Il co-dirige la revue *Multitudes* et a publié récemment *Altermodernités des Lumières* (Seuil, 2022), *Faire avec. Conflits, coalitions, contagions* (Les liens qui libèrent, 2021), *Générationns collapsonautes. Naviguer en temps d’effondrements* (avec Jacopo Rasmi, 2020), *Contre-courants politiques* (Fayard, 2018), *Médiarchie* (Seuil, 2017), *Pour une écologie de l’attention* (Seuil, 2014), *Zazirocratie* (Amsterdam, 2011). Ses articles sont en accès libre sur www.yvescitton.net.

Warren Neidich, 2017

Warren Neidich est un artiste et un théoricien qui travaille entre Berlin et New York. Il rassemble différentes méthodes poétiques pour générer des œuvres textuelles en néon, peinture, vidéo et photographie. En 2015, il a fondé et dirige désormais le Saas-Fee Summer Institute of Art. Il a récemment été récompensé par la Maison Sugar Fellowship (Paris, 2023) et la Getty Research Fellowship (2023). Son *Glossaire de l’activisme cognitif*, dans sa quatrième édition, est publié par Eris Press et disponible aux Presses universitaires de Columbia.

Warren Neidich, 2017

*Warren Neidich. The superordinate precariat designated an emergent form of subjectivity arising from our added dependence on digitality and screen time especially, in our post-Covid moment. The new habits of media consumption resulting from the combined effect of the increased surge in the use of digital technologies, new social distancing norms, new standard of working at home, digital payment schemes, the streaming epidemic, especially the popularity of Netflix, and the nationwide crackdown and isolation during Covid imposed new pressures on the cognitariat. Additionally, the appearance*

*during this time of ever more sophisticated neural technics, like Big Data, Consumer Neuroscience, Nootropics, Brain Computer Interfaces and Chat GPT, are engaging with a supple intracranial brains’ neural plasticity and neural synaptic diversity on an individual and collective scale for profit. This contemporary engagement of capital, its commoditization and capitalization of the neural commons, is not without pernicious effects. I am suggesting that the new pressures of this neural-digital entanglement are producing a crisis of subjectification in which the cognitariat of early cognitive capitalism is transformed into the superordinate precariat of late-stage cognitive capitalism. The expression “superordinate precariat” has its roots in the etymology of the word “precarious”. As it is used here, the etymology is political in character and describes a subset of the working class emerging during the Regan-Thatcher years. It refers to people who engaged in unstable labor, such as itinerant, short-term workers with zero-hour contracts, whose safety was at best perilous because they relied on wages without non-wage benefits. It was then adopted by the post-Operaismo scholars to describe the contraction of the Keynesian welfare state and the ascension of neoliberalism, in which there is an expansion of contingent and flexible labor markets characterized by permanent insecurity. Whereas, in the earlier time of the welfare State, precarity was the exception, as we move into late-stage cognitive capitalism, it evolves to become the norm.*

*Y.C. Thank you for explaining very thoroughly the origin of this mutant type of precariat. I’d like to spend some more time on the qualifier, “superordinate”. What do you mean exactly by “superordinate”, and what does that term tell us about our historical period?*

*W.N. The reasons why I chose the word superordinate was, as its definition implies, that it is an umbrella term that includes the meaning of other words. Like “pet” is a superordinate of “dog” and “cat”. “Vehicle” is a superordinate concept of “bicycle” and “automobile”. “Dog”, “cat”, as they relate to “pet”, are called hyponyms. In linguistics and semantics, hyponymy shows the relationship between a generic term and a specific instance. Used as a verb such as superordinating or superordinated, it means to elevate an entity to a superordinate position although it is not a designation of powers or new freedoms. I am using the term to express what I consider to be the result of an ontogenetic process which evolves from its specific historical derivation of the precariat mid 1980’s of Reganomics into a larger umbrella term that subsumes those meanings that preceded it and formed its substructure. Such is the etymological lineage of the designatory term precariat. When I was conceiving the expression superordinate precariat, I was really interested in another of its roots: the idea superordinary which means superior to the ordinary, which links into your idea of the emancipation from its antonym, subordinate condition. Superior meaning, in this particular case, a more intense form of vulnerability, uncertainty, instability, insecurity, anxiety and alienation.*

*A lot of people have been throwing the term “singularity” around, especially in our revelatory moment of Chat GPT. Singularity has its philosophical roots in the word singularization which was adapted by Felix Guattari in his concept of re-singularization to describe the processual emergence of a variety of entities. His idea leads to different modes of living, of a multitude, which is very different from those of standardized and entrenched approaches of conservative socio-political institutions and organizations which create a mass of supple easily controlled people(s).*

*Philosophical discourse is full of theories of the singularity, such as those of Badiou, Derrida and Nancy. But I have been using this word in my writings and art works as it is used in the exhibition you witnessed at the Priska Pasquer Galley in Paris entitled “A Proposition for an alt-Singularity: The Phantom as Other”.*

*There, with the expression alt-Singularity, I was resisting its usage in the technopolitical sense, as introduced by Ray Kurzweil and transhuman advocates to designate a moment in which artificial intelligence will overcome human intelligence with possible transformative effects. Kurzweil has hypothesized this happening in 2045. First of all, my definition of the singularity attempts to disrupt it and emanates from a more complex definition, realizing the importance of the human brain in its definition.*

*For me the singularity concerns not simply the machinic subsumption of human intelligence but includes the moment when human coding power is no longer essential for coding Deep AI. It will be able to do it itself. Machines will code Machines, and not only write code along human prompts, as it is the currently case. Secondly and importantly the code they use may be completely different than those used by humans at this present moment. It will be alien, sublime, faster, less transparent, preventing possibly human intervention in response to it. As such, one of the safeguards of total machinic dominance, human coding, against an ominous dystopic AI future will be removed.*

*The singularity may also designate that moment in the future when deep learning artificial intelligences like Chat GPT team up with sophisticated forms of Brain Computer Interfaces, cortical implants and other neural technologies to directly affect the brain’s neural material conditions in the future. It is only reasonable to suggest that if the decoded electrical energy of brain waves assisted by brain computer interfaces emanating forth from the brain can be used to direct, through a computer interface, a robotic arm or a wheelchair, then that same energy can move in the opposite direction. An external artificial entity might be used to generate commands in the form of coded electrical energy that would engage with the ongoing functional resonances, in other words, its ongoing local and global electrical activity, that the brain utilizes to function, control and command. If this energy was used during critical periods of brain development, it might be able to sculpt the brains neural plasticity or what I have called in the past “the neural common”. I know this is science fiction, but we are living today what was science fiction of the past. I am calling the singularity that moment when this neural subsumption and its resultant neural precarity becomes operational. This moment is called the Statisticon and represents the ontologic endpoint of forms of despotism that were originally initiated with the Disciplinary Society and continued to the Control Society. Furthermore, the Statisticon is also the endpoint of the technical evolution of forms of overlording used first in the penal architecture of the Panopticon, in the Benthamian and Warkian way as abstract property, and further elaborated in the televisual and spectacular society of the control manifested in the Synopticon.*

*In the moment of the Internet of Everything, which is now inclusive of data perpetrated by the hyperlinking of intracranial brain and its future extracranial counterparts, the World Wide Web and Virtual Reality, the Statisticon is its moment of full neural-digital entanglement. The superordinate precariat, like the lumpen proletariat of bygone days, is the unfortunate recipient of new forms of despotism and domination.*

Warren Neidich, 2017

*Y.C. As a further elaboration of Deleuze & Guattari’s Body Without Organs, you introduce the notion of Brain Without Organs. What is it, and how do you manage to articulate the individualist methodology of neuroscience with your own socio-political bend? Aren’t you afraid today’s neurosciences will be tomorrow’s phrenology?*
*W.N. First of all concerning whether today’s neurosciences will be tomorrow’s phrenology which includes the intertwining of ideology and attitudes towards anato-physiology. In the introduction to my latest book An Activist Neuroaesthetic Reader, I address these matters. My definition of the brain is not, as many neuroscientist*



understand it, as a material entity restricted to the bony skull defined, measured and investigated solely with and through the use of techno-scientific entrepreneurial dispositifs such as MRI machines, which is ontogenetically static and given. MRI machines are key to the diagnosis of brain anomalies as well as such enterprises as Neural Economics and Neural Consumerism which is highly influenced by neoliberalism or what I have been referring to as neoliberal cognitive capitalism. This approach I refer to as positivist neuroscience and, when it focusses its gaze on aesthetics, positivist neuroaesthetics. Positivist neuroaesthetics attempts to regulate artistic production and the phenomena it produces by bringing them under scientific scrutiny and regimes of knowing. I use the word aesthetics in the same manner as Jacques Rancière does in his book Politics of Aesthetics as distributions of sensibility; a political concept that produces a system of regulated perceptual facts that mold the constituents of a particular society into a uniform entity or people. Today that sensible has extended into the virtual space of the World Wide Web and the stories of social media. My activist definition of the brain is one not restricted to the bony skull but rather is embodied, entangled and extended ecologically with the exterior milieu constituted by social-political-technological relations in flux. It reaches into the deep history of the dust filled universe and the cosmos as well as the microbiota of stomach the so-called "brain in your gut". I call this brain the situated intracranial-extracranial continuum, and there is no border of demarcation between its elements. The components of the intracranial and extracranial brain coevolve together, as noted by Bernard Stiegler through his early concept of epiphylogenesis which later transitioned into his phrase "exosomatic organogenesis", in distinction to animal endosomatic organogenesis which is dependent on genetic mutations. Stiegler's ideas are indebted to Gilbert Simondon's ideas of individuation and change. As such it is a critique of the single, crystalized, unchanging, positivist, structuralist brain defined by essences and resulting from genetic coding.

This, as you will see, constituted the Brain With Organs. The activist intracranial-extracranial complex or continuum is rhizomatic, collaborative, collective and ecological. It does not privilege structural essences and their invariant and pre-individual status but rather concerns change, genesis and becoming. The activist brain is a Brain Without Organs and as such a becoming, networked brain and thus supports notions of convertibility of known structures and the dynamic, vibrant genesis of new ones. Thus, the activist brain is a Brain without Organs and neural plasticity is the basis of its agency. I only use the term Brain Without Organs when I am speaking about emancipating potential of the brain neural plasticity realizing of course that is also has dark and bleak possibilities. I would like to suggest that this has implications for the process of individuation and transformation.

I hope you see where I am going with this as a retort to your question above concerning phrenology and craniometry in relation to ideology and the history of 19th century physiology of Joseph Gall which was later used as a rationalization for the decimation of so called inferior indigenous peoples and later as an excuse by the Nazi propaganda machine for the purification of the Aryan race. Whereas the positivist brain promoted by cognitive neuroscience is subject to measurement and continued scientific programming, the activist brain which I am promoting resists such measurement, containment, and is in a state of flux organized around processes of artistic, cultural and sociogenic emancipation. It so far resists measurement and always in the process of becoming something else. It is not subject to the rules and regulations of the genetic code but rather co-evolves

with its extra-cranial components consisting of evolving technologies, political dispositions, cultural leaps and bounds and sociological relations.

The "Brain Without Organs" is term I came up with around 2015, in order to formulate new regimes of resistance and counter insurgency to the new forms of the all-pervasive 24/7 mental labor that the cognitariat is subsumed by. The Brain Without Organs is derived from the notion first proposed by Antonin Artaud and later developed further by Gilles Deleuze and Felix Guattari called the "Body Without Organs". The Body Without Organs is not adverse or against the body but rather its forms of organization that impose limitations. It is indeterminate, malleable, and ready for change. The Body Without Organs is a live body not a crystalized dead one. I am suggesting that one of the consequences of the Body Without Organs as a conceptual framework was that it disrupted the proletariat body regulated by Taylorist managerial algorithms initiated to increase the workers surplus value. Its changing mutated form of the Body Without Organs could no longer fit comfortably into the schemata of dead labor, the assembly line, with which it was entangled. In cognitive capitalism where the laboring mind and brain have subsumed the laboring body, the Body Without Organs is no longer as important as a means of resistance. Another paradigm is necessary to confront the disabilities and psychopathologies of the cognitariat, as Franco Berardi has called the mental laborer.

The Brain Without Organs is such a construct and subverts the power of neural-digital arrangements and their mental outputs that had subjugated the cognitariat and now the superordinate precariat. The assembly line has been substituted for by the platforms of the World Wide Web. According to Deleuze and Guattari, the problem of the subject was to create an alternative Body Without Organs. The same can be said for the Brain Without Organs. The Brain Without Organs must also create an alternative brain with which to free itself from imprisoning intensities of the material arrangements created by its genetic code the so called Brain With Organs on the one hand, and the politicized socio-political-technological milieu on the other, through which Big Data harnesses the cognitariat operating in an algorithmic induced working environment. The Brain Without Organs is open to change and neural plasticity, and neural variation are its accomplices. In our post-Pandemic world in which we are spending more and more time in front of computer screens, lap tops, desk tops, and iPhones, I would venture to say that Big Data, Big Pharma and the Statiscion are the dominate contemporary apparatuses which are predominately and preferentially sculpting the neural plasticity of the developing brain in order to produce the perfected digital mental laborer whose now normalized brain is seamlessly entangled with the digital overlord.

Yves Citton is professor in Literature and Media at the Université Paris 8 Vincennes-Saint Denis and co-editor of the journal *Multitudes*, and recently published *Altermodernités des Lumières* (Seuil, 2022), *Faire avec. Conflits, coalitions, contagions* (Les Liens qui Libèrent, 2021), *Génération collapsonautes* (Seuil, 2020, in collaboration with Jacopo Rasmì), *Mediarchy* (Polity Press, 2019), *Contre-courants politiques* (Fayard, 2018), *The Ecology of Attention* (Polity Press, 2016). His articles are in open access on his website [www.yvescitton.net](http://www.yvescitton.net).

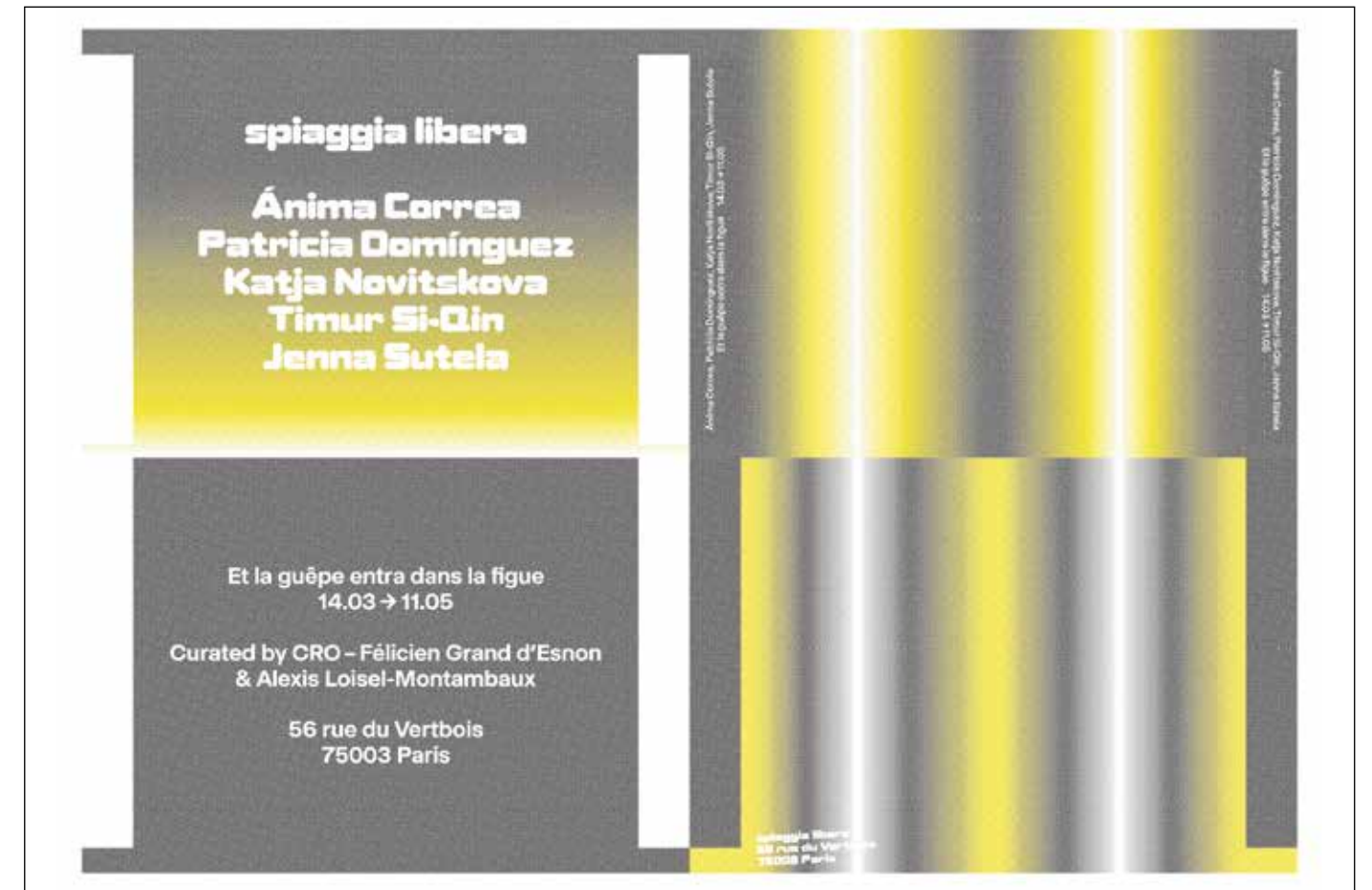
Warren Neidich is an artist and theorist working between Berlin and New York City who gathers different poetic methods to generate text-based works of illuminated neon glass, painting, video and photography. In 2015, he founded and now directs the Saas-Fee Summer Institute of Art. Recent awards include Maison Sugar Fellowship, Paris, 2023 and the Getty Research Fellowship 2023. His *Glossary of Cognitive Activism* in its 4th edition is published by Eris Press and available at Columbia University Press.







Warren Neidich, *Pizzagate Neon*, 2019.  
Néon / Neon Gas and Glass, 5 m x 3 m, Zuecca Project Space, Venice Biennale, Venice, Italy.



Warren Neidich, *Brain Without Organs: The Aporia of Care*, 2022.  
Néon, installation complète  
vue de l'espace avant /  
Neon Gas and Glass,  
Full Installation view front space.  
Museum of Neon Art, Glendale, CA.

